

Gérard Robinvil

exposition « Ephémère »

du 18 novembre 2006 au 30 janvier 2007

Galerie d'exposition de l'école municipale de l'école d'Arts Plastiques de la ville de Cholet

On sait qu'il suffit de fort peu de choses aux esprits voyants, des riens : une simple carotte de bureau de tabac pour Fernando Pessoa, quelques miettes de pains pour Francis Ponges, l'odeur d'une madeleine, pour donner naissance à des rêveries infinies et quelques unes des plus belles pages de notre littérature.

On sait également que ce ne sont nullement les choses qui dans leur matérialité détiennent en leur sein cette part de sensible, mais bien entendu, l'acuité dont nous sommes en mesure de faire preuve, la manière de les convoquer et surtout de les restituer dans toutes leurs étendues, aurolé du surplus d'âmes que nous sommes en mesure de leurs conférer.

Seuls quelques esprits particulièrement sensibles sont à même de percevoir, dans cette multitude dérisoire, le lieu propice à l'évocation et à la révélation.

Et ce n'est pas rien que d'entretenir une telle disponibilité et cette capacité d'émerveillement, il y faut beaucoup d'énergie, les risques encourus sont grands, le monde est en effet guère propice à l'avènement de ces personnalités « affectées », il leur préfère : les êtres pragmatiques et efficaces, rationnels et prosaïques, pour qui de telles épanchements sont au mieux que sensiblerie d'artistes voire mélancolie souffreteuse et niaiserie romantique.

Robinvil fait partie de ces individus qui, par nature et bien souvent dans l'isolement absolu (la solitude accompagne inévitablement ces cueilleurs d'instant), ont su garder cette capacité à s'émouvoir et à accueillir mais également à révéler, car tant de porosité ne serait effectivement qu'affection si elle n'était à l'origine d'offrandes.

Robinvil s'applique donc à donner en partage l'apesanteur et toute la difficulté de cette entreprise résulte précisément dans cette restitution. Comment s'approprier sans déflorer ? saisir sans posséder ? comment conserver la douceur de la fugacité ? celle qui confère aux instants d'émotion leur pouvoir d'évocation ; tenter de les fixer autrement que par la mémoire, les foudroie inévitablement, ils se vident de toute présence, se figent comme autant de reliques poussiéreuses et ainsi momifier perdent toute grâce et toute légèreté ; leurs souvenirs semblent dès lors bien dérisoire, au regard des promesses qu'ils suscitèrent naguère.

Conscient de cette gageure, Robinvil se garde bien dans un premier temps dans ses vidéos, de saisir ; il effleure, soutient et accompagne du regard et du toucher, d'où l'omniprésence des mains , souvent gantées d'un caoutchouc protecteur, main qui caresse l'épiderme d'un mur, suggère l'espace d'un tableau, semble porter un paysage ou encore maintenir avec infiniment de précaution quelques fruits ou végétaux, elles nous livrent ainsi à distance des apparitions, cherchent quelques secrets au très profond de ces altérités.

Mais toujours à distance, la distance du respect, de l'humilité et de la pudeur, la distance nécessaire à l'appréhension du vide et du silence, car c'est précisément dans cet espace vacant que se glisse le ressentir, que se joue l'évocation, dans l'espace qui sépare l'objet aimé de la main prédatrice que prend place l'émotion, dans ce flux et dans cette temporalité.

Il faudra pourtant inévitablement prélever, capturer et extraire quelques images, mais comme à regret, conscient de l'homicide et de la violence de cette appropriation ; un fort sentiment de perte et de deuil semble dès lors les affecter , la perte de l'innocence qui confère au monde son extrême fragilité, le deuil d'un monde possible ou la douceur se substituerait à l'âpreté, le monde des interstices et du furtif. Les bandes sons et les quelques images parasites de vue de grandes surfaces ou de couloirs de métros où déambulent frénétiquement quelques millions de consommateurs affairés , semblent attester, elles aussi mais par opposition et par dualité, de notre incapacité à conserver durablement la tendresse amoureuse propice aux émois contemplatifs. C'est seulement lorsqu'on reste très longtemps seul que là où pour les autres il n'y a rien, l'on découvre de plus en plus de choses partout.

Il faudra donc, disais-je ,saisir et neutraliser à terme tous ces objets sous forme d'images « tirages numériques » afin qu'ils se dissolvent dans le sujet, qu'ils fassent place à l'expression, il faudra les retravailler, en simplifier

les formes, gommer quelques aspérités, modifier les couleurs, en un mot marquer leur présence en leur surajoutant ce supplément d'intensité, seul en mesure de garantir leur survie.

Car Robinvil est avant tout un peintre même s'il substitue l'image numérique et la palette graphique à la toile et aux pinceaux et c'est un regard de peintre qu'il porte sur le monde, c'est mentalement que l'on pénètre ces étendues et motifs colorés, tout y est à terme tension, tension et équilibre des surfaces et des couleurs, tension entre matière et mystère, entre apparition et disparition, confinement et errance.

Pour finir, je dirais que c'est précisément le choix de cette réalité banale qui permet à Robinvil d'évoquer de telles profondeurs. Il faut viser la simplicité pour atteindre l'équilibre et la lumière, le naturel pour atteindre le surnaturel.

La réalité banale semble, en effet singulièrement propice à la méditation, et néanmoins, échappe le plus souvent à l'attention, notre mémoire visuelle est bien pauvre en vérité, il lui faut des événements pour se remémorer et de fait, elle oublie le plus souvent tous ces riens et tous ces minuscules qui l'emplissent pourtant quotidiennement la caméra de Robinvil, quant à elle, garde la mémoire et en deuxième lecture, nous les livre dans toutes leurs subjectivité. Gerard Robinvil n'évoque rien de moins en définitif, que cette problématique, qui de Montaigne à Blanchot taraude le sujet moderne, à savoir justement, la subjectivité et disparition du sujet.

Laurent Charbonnier - oct 2006.
actuellement directeur de l'école des Beaux-Arts de Dignes les Bains